

et les lèvres ouvertes, l'ombre du sourire, la connivence secrète, intime, qu'indique ce sourire : voilà cette femme dans sa jeunesse. Je vais lui rendre visite. Je vois d'abord les hauts murs, et puis la porte de fer en retrait. La sonnette tinte faiblement dans le lointain de la maison. J'attends dans cet écho. La porte s'ouvre avec un dé clic, je franchis le seuil. Je vois le jardin sous le ciel bas, la façade cimentée, les rosiers grimpants, je la vois, elle, qui m'attend sur le perron derrière la porte entrebaillée. Elle est vêtue de noir comme à Paris la première fois, sauf un tablier à bavette imprimé de couleurs vives, les cheveux tirés en arrière par une natte, la silhouette menue et nette. »

MARIE-NOËL RIO

pour Lili





pour Lili

© Marie-Noël Rio/Les Éditions du Sonneur, 2005
Deuxième édition, 2011
ISBN : 978-2-916136-00-4
Dépôt légal : mai 2005
Conception graphique : Anne Brézès

Les Éditions du Sonneur
5, rue Saint-Romain, 75006 Paris
www.editionsdusonneur.com

MARIE-NOËL RIO

pour Lili



À Franz.

– 1 –

C'est une photographie d'avant la guerre ou peut-être des premiers temps de la guerre. Une photographie en noir et blanc, écornée, un peu jaunie. La femme est accroupie contre un pan de mur aveugle, un vêtement sur les genoux. Le torse est gainé de soie sombre. Au centre de l'image la chair surgit, ambrée, forte, nue, la chair dense des épaules, des bras, du cou. L'épaule est barrée d'une fine bretelle blanche, la main porte une alliance, elle tient une cigarette, le petit doigt écarte le coin des lèvres comme j'ai vu si souvent. La bouche entrouverte par le doigt est sinueuse et pleine, laquée de rouge sombre, le nez fort et droit, les sourcils forts et droits, les yeux clairs. L'ovale charnu et lumineux est couronné d'une tresse noire. C'est une figure austère, sensuelle. Le visage, les épaules, les bras, cette chair nue enchâssée entre noir et gris, les yeux lourds, le regard tranquille sur l'objectif, ou plutôt sur l'homme qui la photographie, et les

lèvres ouvertes, l'ombre du sourire, la connivence secrète, intime, qu'indique ce sourire: voilà cette femme dans sa jeunesse.

– 2 –

Je vais lui rendre visite. Je vois d'abord les hauts murs, et puis la porte de fer en retrait. La sonnette tinte faiblement dans le lointain de la maison. J'attends dans cet écho. La porte s'ouvre avec un dé clic, je franchis le seuil. Je vois le jardin sous le ciel bas, la façade cimentée, les rosiers grimpants, je la vois, elle, qui m'attend sur le perron derrière la porte entrebâillée. Elle est vêtue de noir comme à Paris la première fois, sauf un tablier à bavette imprimé de couleurs vives, les cheveux tirés en arrière par une natte, la silhouette menue et nette. Je ne comprends pas tous ses mots, comme la première fois. Je lui demande pourquoi le nom à la porte est celui d'un homme mort depuis longtemps, elle dit « c'est sa maison ».

– 3 –

La première nuit elle m'installe dans la chambre noire. Ce sera ma chambre toutes les années où je viendrai dans la maison de l'homme mort. Je regarde la lumière de la lune, son halo laiteux jusqu'à mon lit, je ne peux pas dormir, j'étouffe

sous le plafond bas. Au milieu de la nuit je n'y tiens plus, je quitte la chambre. Je m'é gare dans la maison obscure, je me cogne aux murs, aux statues, je suis affolée. Et puis je vois la lumière à sa porte, j'entends sa voix qui m'appelle, je monte l'escalier en courant, je m'abats sur son lit, contre elle. Elle m'entoure de ses bras, elle me berce, elle caresse mon front, mes joues, longtemps. Je me mets à parler, je parle précipitamment, le souffle court, je dis ce que je n'ai dit à personne. Ma mère est morte au mois de mai, j'étais loin d'elle, j'avais fui, il n'y a eu ni terre, ni fleurs, ni cendres. Je n'ai pas fait les gestes qui font que le mort est un mort, qui commencent d'éloigner la douleur, où commence le travail de l'oubli. Maman disparue n'est nulle part, elle est partout, elle continue de me hanter, jamais apaisée, entre le mort et le vif, ni morte ni vivante dans ma mémoire. La femme essuie mes larmes, elle me console, elle dit « ma petite fille ». Aux premières lueurs de l'aube je m'endors ainsi, contre elle.

– 4 –

Un jour je l'appelle Lili. Elle me regarde, elle dit que sa mère seulement la nommait ainsi jadis, qu'elle avait oublié, depuis le temps, ce nom qui pourtant avait précédé tous les autres noms qu'on

lui avait donnés, tout au long de sa vie, tandis qu'elle devenait une femme, qu'elle vieillissait. Lili, son nom d'enfant, le nom de son grand âge. Je la prends dans mes bras, je la porte jusqu'à l'alcôve, je la couche en travers du lit, je la garde étreinte, et la berçant lui dis des mots d'amour et « Lili, Lili, ma petite fille ».

– 5 –

Je ne comprends pas tous ses mots. La voix est basse et rocailleuse, abîmée par le tabac, l'alcool, l'insomnie. Elle parle très vite, sans aucun souci d'être entendue, puis avec le temps le débit s'alentit, la voix est plus sourde encore. Avec le temps je comprends les tournures exotiques, la langue inventée, je comprends chacun de ses murmures. Elle parle souvent de l'homme mort. Je ne veux pas l'entendre, je m'en vais. Lorsque je reviens elle parle toujours, elle n'a pas cessé de parler. Souvent aussi elle parle d'amour, elle dit que l'amour n'existe que d'être dit, que ce sont les mots qui l'extirpent du néant, de l'ignorance. Avec le temps elle n'est plus que parole, elle n'est plus qu'une petite forme consumée par l'amour. Moi, je voudrais qu'elle soit sans mémoire, souvent je voudrais qu'elle se taise, que nous demeurions dans le silence, l'oubli de ce qui fut.

– 6 –

Elle est très petite, très menue. Au début ses mouvements sont prestes et gracieux, ensuite ses gestes se brouillent, sa démarche s'alourdit. Elle se tient très droite. Elle est toujours vêtue de noir, de gris, de blanc, avec de fins bas noirs et des chaussures à talons. Il y a aussi des vêtements violets, mauves, que je n'aime pas, qu'elle met rarement quand je suis avec elle. À la maison elle porte un tablier bariolé. Chaque matin elle se tient debout face au grand miroir de la salle de bains. Elle se regarde longtemps, calmement. Elle regarde son corps ravagé par la maladie, ses membres décharnés, ses seins pendants, son ventre gonflé, sa peau striée de rouge, de bleu. Elle regarde son visage marqué par la douleur. Et puis elle se baigne, elle enduit son corps de crèmes, elle se parfume et se maquille avec soin. Je la coiffe, je tresse ses longs cheveux fins et doux, ses cheveux noirs de jeune fille, j'embrasse ses épaules rondes, ses belles épaules intactes, je l'enveloppe dans un peignoir, je la porte sur la méridienne. Elle a son rire enfantin, ses yeux brillent, ses beaux yeux parfois dorés, parfois d'un vert de sous-bois. Ces yeux, ce corps, ce visage qui sont pour moi la figure même de l'amour.

Au début elle voyage, nous avons rendez-vous dans des villes, dans des bars, je la retrouve plusieurs fois à Paris où je l'ai connue. Elle habite chez des amis, elle a des amis partout, elle passe avec eux des nuits entières à boire du whisky, à fumer des cigarettes, à parler de l'homme mort. C'est une de ces nuits que je l'ai vue la première fois. Ensuite, lorsque je l'ai connue dans sa maison, dans le silence et la lenteur de sa maison, je n'ai plus voulu la voir au milieu de ce bruit, je ne pouvais plus l'entendre parler de l'homme mort et seulement de lui, comme si son être, son histoire, sa mémoire étaient tout entiers prisonniers de cet homme disparu depuis des années, comme si ses vêtements noirs, le noir de ses cheveux, n'étaient qu'un théâtre du deuil. Avec le temps elle s'éloigne des amis de l'homme mort, elle s'installe à l'hôtel. Même ainsi, dans les bars où nous nous attardons le soir, dans sa chambre d'hôtel où je la retrouve au matin je suis inquiète, je n'aime pas la voir dans la dissipation des villes, je n'aime pas la voir chez moi, en visite, dans un temps compté, mesuré par le dehors. Et puis enfin elle reste là-bas, dans sa maison, elle ne sort plus de sa maison, elle m'attend.

– 8 –

Au début elle a des visiteurs, je viens parfois avec des gens de ma vie au dehors. Les chambres restent illuminées tard dans la nuit ou jusqu'à l'aube. Avec les heures le désordre, les paroles vides de l'alcool, les rires blancs. Au matin la maison est nette, quelle que soit l'heure Lili a vidé les cendriers, rincé les verres, rangé, elle a préparé les plateaux du petit-déjeuner, elle s'est lavée, maintenant elle repose dans son grand lit frais, dans l'obscurité de sa chambre. Ces nuits perdues ne laissent aucune trace dans la mémoire. Je me souviens seulement d'elle au matin, de ses cheveux serrés dans un cercle d'ivoire répandus sur l'oreiller, de son linge à dentelles dans les draps blancs. Elle ne dort pas, elle veille sur la maison, elle en préserve l'ordre immuable, elle écoute son rythme secret que nul égarement n'entame, personne. Elle entend tous les bruits, elle reconnaît mon pas, je viens. Je me rappelle ces matins lents et calmes au cœur de la maison endormie, les cris des oiseaux, nos paroles dans le silence, et le désir qui peu à peu se forme que cela soit toujours ainsi, avec elle, elle seule, dans le long battement du temps, sa monotonie, sa règle.